Document generated on 08/04/2025 5:37 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Les hommes-sacrifices : Nietzsche et VLB

Thomas O. St-Pierre

Number 62, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80157ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

St-Pierre, T. (2015). Review of [Les hommes-sacrifices : Nietzsche et VLB]. *L'Inconvénient*, (62), 55–57.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES HOMMES-SACRIFICES : NIETZSCHE ET VLB

Thomas O. St-Pierre

Ceux qui y ont déjà goûté reconnaîtront rapidement la recette, qu'elle leur plaise ou pas : la biographie d'un grand auteur ponctuée d'une lecture de son œuvre entière, avec comme assaisonnement des références à la poliomyélite et à « Morial-Mort », puis des grands feuillets de notaire et le bon vieux stylo-feutre dans la main gauche. Pas de doute possible : il s'agit bien d'un « hénaurme » essai littéraire de VLB. Après Victor Hugo, Herman Melville, James Joyce et quelques autres, c'est à la vie et à l'œuvre de Friedrich Nietzsche que s'attaque dans son dernier livre le plus célèbre des Pistolois. Au-delà des différences entre leurs œuvres, il semble que Victor-Lévy Beaulieu ait trouvé chez le philosophe allemand un frère de démesure qui, comme lui, aime frayer dans les eaux épiques.

Divisé en dix parties et rédigé sous la forme d'une longue lettre à Samm, personnage qui n'en est pas à sa première apparition sous la plume de VLB, l'essai alterne entre les jalons de la vie de Nietzsche, des analyses de son œuvre philosophique, certains événements passés de la vie de l'auteur, puis un récit au présent de la lecture elle-même. À Samm, VLB avoue qu'il n'écrit plus et se contente désormais de lire : « Écrire impose l'exactitude. Lire n'est que la recherche du sens multiple » (p. 425). C'est donc à cette recherche du sens multiple sur le vaste territoire nietzschéen que nous convie l'auteur. Quant à la longueur du texte (1382 pages), on la pardonnerait facilement à Victor-Lévy Beaulieu, ici comme d'habitude à la fois auteur et éditeur, si elle n'était pas dopée par une surabondance d'illustrations pour la plupart impertinentes, de surcroît insérées à même le texte d'une manière pas toujours harmonieuse, semblable en cela à l'infographie douteuse et datée de la couverture du livre…

« Par-devers » cette recherche du sens multiple, comme dirait VLB, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'auteur n'est ni philosophe ni historien des idées. Conséquemment, que peut valoir son interprétation face à l'une des pensées les plus complexes, les plus touffues et les plus polysémiques de la philosophie occidentale ? C'est celle d'un littéraire qui joue non sans expérience ni érudition au jeu de la littérature avec l'œuvre d'un autre littéraire. Car Nietzsche, indubitablement, n'est pas « que » philosophe : il est peut-être même avant tout écrivain, poète, *artiste*.

Cela dit, en matière d'exégèse, on pourrait sans doute reprocher à VLB son incapacité à embrasser l'immensité de l'œuvre nietzschéenne et sa propension à se réfugier dans ses propres certitudes en ne pêchant dans la mer qui s'offre à son esprit que les morceaux idéologiques qui lui plaisent ou qui lui sont utiles. Le reproche n'est peut-être pas complètement injuste, mais c'est alors de toute interprétation qu'il faudrait faire le procès. VLB ne se présente-t-il pas avant tout comme un *lecteur* ? Certainement, il ne prétend pas plus, dans ce genre d'exercice, à l'objectivité scientifique que Nietzsche lui-même.

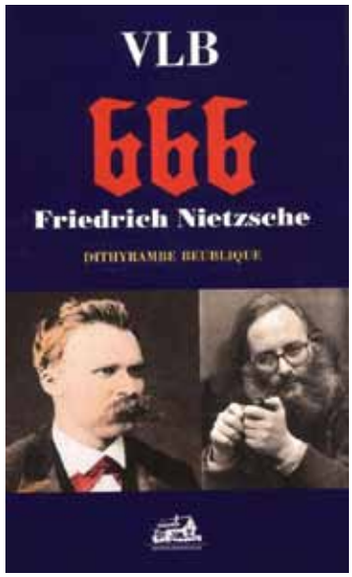
S'il est possible, cependant, dans cette perspective, d'adresser un reproche plus particulier à VLB, ce serait celui de tomber un peu trop fréquemment dans le commentaire politique (une constante dans son œuvre comme dans celle de son mentor Jacques Ferron). Ce n'est certainement pas un biais qui rend justice à la richesse de la pensée nietzschéenne, d'abord ; mais surtout, celui-ci pousse l'auteur vers des conclusions qui ne sont pas loin de contredire les passages qu'il commente. VLB en arrive

ainsi à invoquer Nietzsche pour nourrir de nombreuses critiques contre l'impérialisme (p. 685), pour lui reprocher de manquer d'empathie envers les faibles (p. 522) ou de fermer les yeux sur les excès inégalitaires de l'aristocratie grecque (p. 559) – toutes choses (inégalité, impérialisme, aristocratie) qui sont pourtant des prémisses ou des conséquences indélogeables de sa pensée. Quelquefois, l'auteur s'égare davantage : Zarathoustra aurait ainsi l'ambition, en « enseignant le surhomme », de participer à l'émancipation des ouvriers victimes de la révolution industrielle (p. 1033) ! Dans de trop nombreux cas, le lecteur a l'impression que VLB tombe dans le piège qu'il reproche hautainement au lecteur contemporain : substituer ses propres « signes à ceux de l'auteur » (p. 745).

Au-delà de ces questions d'interprétation philosophique, il ne faut pas oublier que *666-Friedrich Nietzsche* est avant tout un livre biographique : biographie de Nietzsche d'abord, mais aussi, dans une moindre mesure, autobiographie de VLB. Ces passages concernent principalement ses relations (jamais faciles) avec son ex-femme (« la femme rare »), avec ses filles (« les filles sauvages ») et son frère (« Jos »), toutes ayant déjà, d'une manière ou d'une autre, été abordées dans des romans précédents mettant en scène l'alter ego de l'auteur, Abel Beauchemin. Malgré quelques redites et fausses notes qui pèchent par excès de banalité ou d'indiscrétion (on aurait pu, par exemple, se passer des détails de certaines transactions immobilières, ainsi que du règlement de comptes avec le maire de Trois-Pistoles), plusieurs de ces passages sont parmi les plus convaincants, les plus touchants et les plus intéressants de l'essai.

Pour ce qui est de la vie de Nietzsche, VLB en dresse un portrait complet, bien documenté et très intéressant, quoique marqué par un fort biais psychologisant, qu'on ne saurait toutefois reprocher en bloc à l'auteur puisqu'il caractérise cette forme d'essai très personnel et ouvertement subjectif. Cependant, ce parti pris entraîne l'écrivain dans l'élaboration de théories défendues avec une insistance pas toujours élégante. Le meilleur exemple en est sans doute celui de la relation prétendument incestueuse de Nietzsche avec sa sœur, à laquelle l'auteur consacre de nombreuses pages. Loin d'être absolument improbable, cette hypothèse n'en demeure pas moins une, et l'insistance de VLB à la présenter comme une évidence indiscutable (sinon pour les pudibonds et les naïfs) révèle peut-être avant tout sa propre fascination pour l'inceste, qui sillonne toute son œuvre romanesque.

De la même manière, si quelques commentateurs et biographes ont, comme VLB, avancé l'hypothèse de l'homosexualité refoulée de Nietzsche (pour expliquer par exemple son célibat et ses nombreux



ennuis de santé qui en seraient la somatisation), il faut avouer que VLB pousse la note un peu fort en prétendant que la folie de Nietzsche – lui qui a passé les dernières années de sa vie dans un état végétatif, après quelques années de création fiévreuse et son effondrement à Turin, devenu célèbre – serait en vérité *simulée* dans le cadre d'un plan machiavélique et pathétique visant à recouvrir son œuvre du vernis flatteur de l'hallucination géniale et, surtout, à lui permettre de retourner chez sa mère pour y être entretenu et bichonné sans avoir à s'expliquer. Un biographe ayant fait une démarche monacale d'investigation ou ayant eu accès à de nouveaux documents exclusifs pourrait peut-être défendre une telle spéculation, mais comme *666-Friedrich Nietzsche* est un commentaire de seconde main qui s'appuie sur le travail de quelques biographes et l'étude d'une correspondance connue et commentée depuis des décennies, le lecteur est poussé à voir dans cet échafaudage alambiqué plus d'esbroufe que de clairvoyance.

Cela étant dit, ce biais psychologisant n'a pas que des côtés négatifs : ce que le récit perd en rigueur et en exactitude, il le gagne en intérêt. Il faut avouer que le lecteur se trouve directement interpelé, pour le meilleur et pour le pire, par ces prises de position tranchantes et péremptoires qu'on ne trouverait pas dans un ouvrage hagiographique ou didactique, forcément plus ennuyeux.

Dans son fameux *Monsieur Melville* (1978), peut-être le plus réussi des quelque quatre-vingts livres qu'il a écrits, VLB déclarait déjà : « Tout livre qu'on écrit sur quelqu'un d'autre que soi est un prétexte. » Quel est donc le prétexte qui pousse ici l'auteur vers son sujet ? Ce que VLB trouve chez Nietzsche, comme je l'ai suggéré plus haut, c'est avant tout un frère de *démesure*. Le respect immense que VLB porte à Nietzsche est celui d'un graphomane un peu mythomane (les graphomanes ne le sont-ils pas tous ?) qui en reconnaît un autre dans la foule des indifférents et des modestes. Il le reconnaît au *sacrifice* qu'il a fait au nom de son œuvre, en ne faisant de sa vie rien d'autre que le support ou l'occasion de son écriture, en s'y consacrant corps et âme, et même à son détriment, parce que les mots doivent se payer de souffrance et surtout de *solitude* : « L'homme-sacrifice est celui de la solitude profonde » (p. 1231). Il ne peut être compris que par celui qui a choisi semblable sacrifice, qui a tout risqué, voire qui a tout perdu.

Cet investissement entier et exclusif dans l'écriture, n'est-ce pas celui que se reprochait de ne *pas* avoir fait Ferron dans son remarquable texte *Les salicaires* ? Avoir fait le choix d'être un père et d'embrasser une carrière tournée vers les autres, mais devoir, au crépuscule de sa vie, s'avouer qu'on n'est qu'un « écrivain mineur » parce qu'on n'a pas osé, contrairement à Claude Gauvreau ou à Victor-Lévy Beaulieu, faire un

chèque en blanc à la littérature... La solitude, la souffrance, la frustration de Nietzsche envers sa famille, envers ses amis et surtout envers le public qui ne reconnaît jamais assez rapidement son génie, voilà ce qui attire VLB : il s'y sent chez lui.

Si l'on en croit l'interprétation présentée dans cet essai, Nietzsche se serait dissimulé sa frustration ou l'aurait fuie dans la maladie et dans la folie. VLB, lui, prend un tout autre chemin pour endurer son sacrifice. C'est celui qui occupe l'autre partie de *666-Friedrich Nietzsche*, dont il n'a pas encore été question ici. En effet, VLB ne se contente pas de nous raconter la vie de Nietzsche et quelques anecdotes tirées de son propre passé : l'essai est également parsemé de récits au présent, qui décrivent la vie quotidienne de VLB (ou serait-ce plutôt celle d'Abel Beauchemin ?) pendant qu'il lit l'œuvre de Nietzsche. Dans ces passages, l'auteur s'occupe de son bouc Will Shakespeare, de sa ferme et de sa maison à Trois-Pistoles, il gère les excès de quelque admiratrice, etc. Cette partie est, de loin, la moins intéressante du livre : elle est peut-être malgré tout la plus révélatrice.

Dans ce présent pas tout à fait réel ou réaliste, Abel-VLB vit auprès de celle qu'il aime et qui l'aime, superbe Gabonaise du nom de Calixthe. Ils sont entourés d'une panoplie de personnages tirés des deux derniers romans de l'auteur : *Bibi* (2009) et *Antiterre* (2011), dans lesquels Calixthe faisait déjà son apparition. Sur cette Antiterre à laquelle l'auteur fait souvent référence, point de conflits ni de problèmes. Communauté pacifique, autosuffisante et égalitaire, l'Antiterre est un petit paradis sur le bord de « la mer Océane ». Enfants et animaux gambadent joyeusement autour de VLB pendant qu'il traverse les champs pour aller lire Nietzsche bien à son aise dans le mausolée de ses ancêtres.

Peut-on en conclure que VLB se réfugie dans la fiction plutôt que dans la folie ? Épuisé par son sacrifice, fâché par l'ingratitude de son pays-qui-n'en-est-pas-un, VLB, lorsqu'il ne fait pas une sortie dans les médias pour se plaindre du traitement qu'on lui réserve (à lui ou à son œuvre, c'est la même chose), en menaçant de brûler ses livres si les caméras tardent trop à venir, se réfugie dans ce qu'on pourrait appeler, dans une veine nietzschéenne, un « arrière-monde », c'est-à-dire un monde fictif, imaginé pour guérir l'âme en peine de ceux qui souffrent dans le *vrai* monde. Un arrière-monde, comme le Paradis chrétien, ce n'est essentiellement que la négation des problèmes inhérents à la vie. Ainsi en va-t-il de l'Antiterre, où VLB reçoit toujours des autres ce qu'il attend d'eux…

Sauf que : « J'ai maintenant peur d'avoir tout imaginé, aussi bien l'Antiterre que Calixthe » (p. 1132). Revenu dans le vrai monde, VLB remet tranquillement son uniforme usé de vieil homme insatisfait des événements, du mouvement qui régit la *vraie* terre. La dernière partie de son livre (la « forclusion ») n'est rien d'autre qu'un sermon convenu sur le comportement méprisable des humains en général (égoïsme, capitalisme, cynisme, etc.) et le sort médiocre et pathétique des Québécois en particulier, qui manqueraient de « volonté de puissance » pour s'imposer dans un monde qui semble toujours davantage les exclure ou les ignorer.

On pourrait en conclure que la folie est un « meilleur » antidote au ressentiment que la fiction. Or, si Nietzsche y a échappé, VLB nous montre dans son *666-Friedrich Nietzsche* ce que lui a coûté son sacrifice, ce qui est beau comme ce qui l'est moins. C'est peut-être en ce sens qu'on peut voir dans ce livre, comme l'auteur-éditeur l'annonçait lui-même dans un communiqué de presse, son « testament autobiographique, littéraire, social et utopiste » : un texte à mi-chemin entre la grâce et la défaite, avec ce goût particulier, un peu amer mais fascinant dans sa profondeur, qu'ont les choses dont la source s'apprête à se tarir. ■

666-FRIEDRICH NIETZSCHE
Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles, 2015, 1392 p.